

SUPPLÉMENT
AUX
OEUVRES POSTHUMES
DE
FRÉDÉRIC II
ROI DE PRUSSE.

Pour servir de suite à l'édition de Berlin.

CONTENANT
PLUSIEURS PIÈCES

qu'on attribue à cet illustre Auteur.

TOME III.

COLOGNE, 1789.

CORRESPONDANCE.

(LETTRES DU ROI.)

LETTRES DU ROI.

À JORDAN.

De 1743.

Lorsque tu parles de canons,
Colin doit parler d'astrolabes,
Life, des courbes, des Newtons,
Et moi je ferai des chansons
En langues grecques & arabes:
Qu'un chacun garde ses oïsons;
Crois - moi, c'est le seul parti sage:
Trop heureux, si nous remplissons,
Comme il faut, un seul personnage.

Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe, un Atlas de bibliothèque, un savant jovial, un terrible Grec, un galant doué de tous les talens que possédoit défunt l'âne de Lucien: je me renferme modestement à soutenir que tu n'es point un Bélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta lettre. Un tourneur s'offre à faire des canons, & s'adresse à Jordan. Crois - moi, mon ami; ne communique point ce secret, & fais travailler cet artiste pour ton

arsenal: à la première dispute littéraire qui te surviendra, braque ta grosse artillerie contre ton adversaire; & crie-lui: *Ultima ratio Jordani*.

Je suis ici depuis quelques jours; je ne vois que des remparts; je n'entends que le tonnerre des fusils; je ne me promène que dans les mines; & je ne respire que du souffre. Que peux-tu attendre de moi, sinon une lettre bien martiale. Cependant je compte de retrouver à Berlin des plaisirs plus doux, & d'y souper gaiement entre Mécène - Jordan, & Pollion - Césarion. Adieu, mon ami; profite du temps, car il s'envole.

A D' A R G E N S. (*)

Votre divinité permettra que mon humanité lui offre un ouvrage lu dans l'académie. Je vous l'envoie, parce qu'il a été lu dans cette assemblée,

(*) Mr Nicolai a le premier publié cette lettre dans les Anecdotes de Frédéric II, Cahier I. p. 30. Il dit à cette occasion que ce billet badin, qui accompagnoit un mémoire lu à l'académie & qu'il envoyoit au Marquis, n'est point daté, mais qu'on fait qu'il fut écrit en 1767 ou 1768. Si c'est en 1768, on peut déterminer assez exactement la date dont il s'agit, puisque sans doute le Roi joignit à cette petite lettre, l'Eloge du Prince Henri de Prusse, qui avoit été lu à l'académie le 30 Décembre 1767. Le Marquis étoit resté à Potsdam, lorsque le Roi s'étoit rendu à Berlin pour le carnaval, & c'est ce qui explique ces mots, *quoique absent*. V. *Oeuvres posth.* Tom. XII, p. 343.

dont (quoiqu'absent) vous faites le plus bel ornement. Un ouvrage de Scaliger, ou de Suidas, ou de Freinshemius vous feroit peut-être plus agréable; je n'en ai point dans ma boutique, & chaque arbre ne peut fournir que les fruits qu'il produit. Contentez-vous de ceux-ci, & si cela ne vous fatigue pas trop, continuez votre bienveillance au pauvre ignorant qui vous donne ce qu'il a & qui du pied du sacré mont admire votre divinité, dont la plénitude domine sur ce sommet impérieux qui s'élève au-dessus des nues.

A U

COMTE DE MANTEUFFEL. (*)

À Berlin ce 11 de Mars 1736.

Mon cher *Quinze-vingt*. (**) Comme je pars demain pour m'en retourner à Ruppin, & que par ce voyage je m'éloigne plus de vous que je ne le suis à présent, je le considère comme un redou-

(*) Qui avoit été Premier Ministre à la cour de Saxe. Le Prince vivoit familièrement avec lui, mais après son avènement au trône, il eut des raisons d'être mécontent du Comte, qui se retira à Leipzig, où il est mort dans l'obscurité.

(**) Mr le Comte de Manteuffel, s'étoit donné à lui-même ce surnom, pour marquer qu'il ne prétendoit pas enseigner & éclairer le Prince, n'étant lui-même qu'un aveugle.

blement d'absence; c'est pourquoi je prends congé de vous avant que de partir, espérant que vous aurez bien reçu ma dernière, & que votre voyage finira au plûtôt.

Mon cher *Quinze-vingt*. Je me crois obligé de vous rendre compte de la manière dont j'ai passé mon temps pendant que j'ai été ici. Premièrement j'ai fait beaucoup de riens, qui ne méritent aucune attention; ensuite j'ai fait d'autres choses qui ne sont pas de beaucoup plus de valeur, comme de me faire peindre, de me promener, de boire, manger, &c. Mais ce que j'ai fait de meilleur c'est d'avoir achevé un tome de Rollin, d'avoir mis le nez dans les ouvrages de Wolff, & d'avoir entendu prêcher Mr de Beaufobre. Je fors de son sermon, & la fraîche idée que j'en ai, m'en fera rapporter les points principaux, comme méritant de parvenir jusques à vous.

Le but de son sermon étoit de dévoiler les causes qui avoient empêché les pharisiens & les saducéens d'adhérer à la mission de notre seigneur: de là il prend occasion d'en déduire les raisons; savoir, la prévention orgueilleuse des pharisiens, leur avarice jointe à l'esprit de gouvernement, & en troisième lieu, le dérèglement de leurs mœurs.

Ensuite il fait un exposé de la doctrine des sadducéens, ce qui lui fournit tout naturellement l'occasion de traiter le dogme de l'immortalité de l'ame, qu'ils révoquoient en doute. Il continue par faire voir la supériorité de la doctrine & de la morale de Jésus-Christ à la leur; il effleure ensuite légèrement la comparaison des pharisiens & des scribes, avec les pontifes & les évêques de l'église romaine, & il conclut son discours par une exhortation à tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité de n'en jamais abuser, mais de s'en servir conformément aux lois de dieu & aux lois humaines.

La mort de Mr *Forneret*, dont il étoit chargé de faire l'oraison funèbre, lui a fourni en même temps l'occasion de faire le plus beau panégyrique du monde; Mr *Forneret* (*) est bienheureux d'être tombé en de pareilles mains; je le trouverois un très-grand homme, n'eût-il eu que le quart des vertus & des belles qualités que Mr de *Beaufobre* lui approprie. Par l'attention que j'ai eue à ce sermon, vous pouvez juger qu'il m'a beaucoup plu.

Mr de *Beaufobre* a l'air d'un docteur de la loi; il enseigne avec une noble hardiesse; l'on voit

(*) Prédicateur, & Conseiller du consistoire.

qu'il est maître de la matière qu'il traite; qu'il ait près de quatre-vingts ans; il joint une belle parrhésie à une éloquence achevée, & la justesse des expressions à la force du raisonnement. Il seroit à souhaiter que quinze lustres passés ne l'eussent pas privé des dents, ce qui fait qu'il a de la peine à prononcer distinctement, & que les auditeurs sont obligés de prêter une double attention à son discours.

Après tout, *c'est le plus grand homme qu'il y ait dans le pays, & qui mérite certainement qu'on l'entende & qu'on l'admire.* Quelle finesse de pensées! quels tours arrondis! & le tout amené & conduit avec toute l'adresse du monde à ses fins.

Comme vous le connoissez particulièrement, vous me ferez un grand plaisir de lui dire que *je me range du côté de ses admirateurs*, & que son discours non seulement a frappé mon esprit, mais que mes oreilles ont eu leur part à ce plaisir, ayant été flattées d'une manière bien agréable par les traits achevés d'éloquence dont tout ce sermon étoit parsemé.

En cas que vous n'ayez pas été à l'église cette semaine, ma lettre vous vaudra un sermon; mais il faudroit être *Mr de Beaufobre* pour vous y faire trouver toute la beauté que j'y ai trouvée.

Je finis une lettre qui pourroit passer pour une épître, si je l'allongeois encore d'une page, & je crains fort que sa lecture ne vous fasse bâiller comme un sermon de prône; mais la coutume donne de l'effronterie. Je vous ai fait bâiller plus d'une fois, & enhardi par votre indulgence, je me trouve toujours dans le cas de récidiver. Pardonnez-le moi, comme une faute qui ne vient que du plaisir que je trouve à converser avec vous, & à vous assurer, à la fin de tout ce galimatias, d'une vérité fort claire & évidente, qui est la parfaite estime avec laquelle je serai toujours &c.

A A C H A R D. (*)

I.

à Ruppin le 27 Mars 1736.

Monsieur, je prends comme une marque particulière de l'attachement que vous avez pour moi, de ce que vous employez tous vos soins à m'éclaircir d'une matière de laquelle vous comprenez

(*) Mr *Achard*, né à Genève 1696, mort en Mai 1772 Conseiller du consistoire, fut Pasteur à Berlin depuis 1724. Il avoit formé des liaisons avec le Prince aux repas chez Me. de Rocouille.

facilement qu'il m'importe de beaucoup d'être (non persuadé) mais convaincu. Je trouve les raisons que vous m'alléguez très-plausibles & bonnes, & je remarque par tout ce que vous m'écrivez que vous êtes charmé d'avoir une ame immortelle. A la vérité vous avez lieu d'en être satisfait, (si vous appelez la pensée & le raisonnement l'ame.) Votre ame vous fait beaucoup d'honneur & vous vaut les applaudissemens de tout le monde.

Mais venons au sujet de votre lettre. Je vous demande, Monsieur, si vous avez une idée de ce que c'est que pensée sans organes, ou pour m'expliquer plus clairement, ce que c'est qu'une existence après la destruction de votre corps. Vous n'êtes jamais mort: ainsi vous ne savez ce que c'est que de mourir, que par ce que la triste expérience ne vous apprend que trop souvent. Vous voyez que quand la circulation du sang s'arrête, & que les humeurs fluides du corps se figent & se séparent des solides; vous voyez, dis-je, que la personne est morte qui un moment auparavant étoit en vie. Ce sont des choses sur lesquelles vous pouvez raisonner; mais de ce que la pensée de cette personne est devenue, & de ce que cet être est devenu qui l'animoit, il seroit

impossible d'en pouvoir rendre compte. Vous n'êtes jamais mort, & puisque vous vivez, l'orgueil humain, la vanité, vous flattent de survivre à la destruction de votre corps, & je vous dirai naturellement que je crois que la sagesse du créateur nous a donné une raison pour nous servir dans les différentes circonstances de la vie où nous ne pourrions subsister sans elle, & qu'il est aussi peu contraire à la justice de Dieu de nous anéantir après la mort, (car étant anéantis, il ne nous fait aucun mal) que de permettre l'entrée du péché dans le monde.

Vous avancez une chose, dans la suite de vos réflexions, qui pourroit fournir à des personnes plus habiles que moi des armes bien fortes pour vous combattre : c'est en ce que vous dites la matière divisible à l'infini. Si vous posez cela pour principe, vous pouvez compter que l'on vous prouvera d'une manière indubitable le contraire de votre proposition.

Je lis à présent la métaphysique du plus fameux philosophe de nos jours, du savant Wolff, dont le principe fondamental de l'existence & de l'immortalité de l'ame est fondé sur des êtres indivisibles.

Il dit, (& je crains fort que son argument perdra infiniment de sa force passant par mes mains, mais vous pouvez aller puiser à la source) que divisant la matière tant que l'on voudra, à la fin on trouvera un point indivisible: mais divisez-le encore par un effort d'imagination, enfin il sera entièrement indivisible; sans quoi vous ne diviseriez pas, mais vous dissoudriez. Alors il dit: tous ces êtres indivisibles ont été créés à la fois par un seul acte de la volonté de Dieu. Mon ame est un être indivisible. Or, ayant été créée à la fois, & par un seul acte de la volonté de Dieu, & n'ayant par conséquent aucunes parties qui puissent se séparer, elle ne sauroit être anéantie que par un seul acte de sa volonté. Ensuite il dit que la matière & tout corps est composé d'êtres indivisibles, mais différens de celui-là; & quand ces êtres indivisibles se séparent, c'est ce que nous appelons corruption; mais que ces choses indivisibles, bien loin de s'anéantir, ne font que changer de forme & de figure.

C'est par les lumières de ce nouveau flambeau que j'espère d'avoir une certitude d'une vérité dont j'entrevois déjà la clarté. Je vous ai des obligations infinies de la manière circonspecte dont vous parlez de Mr de Voltaire; & vous honorez votre

ministère en entrant dans la pratique d'un de ses caractères les plus essentiels, j'entends la douceur. Mrs de Trévoux, & les théologiens de cette communion, accoutumés à établir leurs dogmes par la violence, ne savent les soutenir qu'en couvrant d'injures ceux qui osent les contredire. Je suis avec bien de l'estime &c.

II.

à Rheinsberg le 8 Juin 1736.

Monsieur, si quelqu'un fut jamais surpris, c'étoit moi à la lecture de votre lettre, où, par un hasard inopiné, je me vis érigé en censeur & en critique. Jamais, Monsieur, je n'ai eu l'ambition de l'être; & si pareille pensée me fût venue, la connoissance que j'ai de l'infériorité de mes forces l'auroit bientôt supprimée.

Un censeur & un critique judicieux doit être un homme qui, à beaucoup de bon sens & de lumières, joigne une érudition complète, & qui, distinguant parfaitement le vrai du faux, le meilleur du bon, & la véritable valeur des choses du brillant éblouissant d'un clinquant fastueux, ne sache pas seulement corriger des fautes & relever des défauts, mais principalement il est de l'essence

d'un bon critique qu'il fache enseigner le véritable chemin à ceux qui l'ont manqué : & c'est ce que j'ignore. Non pas que je pense en aucune manière que vous ayez besoin d'être critiqué & redressé : en cela je distingue très-bien votre modestie (qualité qui vous attirera dans tous les siècles & de tous les êtres pensans une approbation générale) ; c'est elle qui vous fait dire que vous en avez besoin. Il est d'une grande ame de reconnoître que l'on peut faillir, & se croire parfait est le superlatif de la folie.

Mais, d'un autre côté, un excès de modestie peut dégénérer en timidité : & c'est un venin contre lequel je crois devoir vous donner l'antidote. Si le suffrage de personnes d'un certain caractère peut vous en préserver, vous pouvez entièrement compter sur le mien ; ayant dès mes jeunes ans eu un penchant insurmontable pour le bon & pour le beau, qui m'a déterminé en votre faveur dès les premiers discours que je vous ai entendu prononcer. Je suis dans les mêmes sentimens où j'étois alors, & je ne crois pas avoir eu lieu d'en changer. Mais si le dernier sermon que je vous ai entendu prononcer n'étoit pas de la force des précédens, vous m'en donnez de très-bonnes raisons ; & j'avoue que je connois par moi-même
que

que l'esprit de l'homme n'est pas toujours dans une égale affiette. Parvenu au point où vous êtes, il est impossible d'entasser merveilles sur merveilles. Mais, puisque vous me parlez si franchement dans votre lettre, je crerois pécher contre les lois de la sincérité, si je ne vous disois pas naturellement mon sentiment. J'avoue qu'il y avoit une conclusion dans votre sermon que je n'ai pas bien comprise, & qui, je crois, auroit besoin de commentaire pour la rendre claire & nette. Vous parliez du fanatisme qui auroit pu déterminer les apôtres à adhérer à la mission du Sauveur; &, si je ne me trompe, vous vous serviez de cette expression: *Qui dit que les apôtres ont été des fanatiques, est fanatique lui-même.* L'autorité que vous donnoit la chaire vous faisoit prononcer ces paroles avec assez de hardiesse; & votre troupeau qui vous en croit sur votre foi, ne demandoit pas d'autre raison; mais, sur les bancs, je crois que cela ne concluroit rien, à mon avis.

Vous me demandez matière pour deux sermons que vous voulez en ma faveur travailler, & prononcer en ma présence. Je vous en suis infiniment obligé; & comme j'aime à faire tendre toutes les choses extérieures à un certain but dont je tire avantage, je vous prierai de prêcher pre-